



A Tamines. — Les Allemands ordonnèrent aux civils de creuser une grande fosse et d'y enterrer les victimes du massacre.

sa femme à servir à manger aux soldats allemands et à enjambrer plusieurs fois le corps de son mari.

Nous avons rapporté les exécutions à la place des Tilleuls. Les autres prisonniers, au nombre de 800, ne furent relaxés que le mardi suivant, après avoir été ignominieusement maltraités.

Après la destruction d'Andenne, l'autorité allemande fit placarder l'avis suivant :

#### HABITANTS D'ANDENNE

Par l'ordre de l'autorité militaire allemande, occupant la ville d'Andenne.

Tous les hommes sont retenus comme otages.

Par coup de feu tiré sur les troupes allemandes, il y aura **AU MOINS** deux otages fusillés.

Les otages seront fournis par les femmes, qui leur porteront le nécessaire près du pont à 6 heures du soir et à 8 heures du matin.

Il est strictement défendu aux femmes de converser avec des otages.

Toutes les rues et places publiques seront immédiatement nettoyées **PAR TOUTES LES FEMMES DE LA VILLE**, sous peine d'arrestation.

Il est formellement défendu de circuler dans la ville après 7 heures du soir et avant 7 heures du matin, sous peine de répression sévère.

Les morts seront immédiatement ensevelis sans aucune formalité.

Les jeunes gens à partir de 14 ans et les femmes devront prêter leur concours à toute réquisition.

Il est strictement défendu de se montrer aux fenêtres.

Andenne, le 21 août 1914.

Par ordre de l'autorité militaire allemande :

L'Adjoint du Bourgmestre, Le Bourgmestre désigné,  
Dr LEDOREN. E. DE JAER.

Le Secrétaire,  
MONRIQUE.

Le bilan du sac d'Andenne s'établit comme suit : près de 300 habitants ont été massacrés à Andenne et à Seilles ; 200 maisons environ ont été brûlées dans les deux localités. Un grand nombre d'habitants ont disparu. Presque toutes les maisons ont été saccagées et pillées. Le pillage dura plusieurs jours.

Les habitants nombreux qui ont été interrogés sont unanimes à affirmer qu'aucun coup de feu ne fut tiré sur les troupes. Incapables de comprendre la raison de la catastrophe qui a ensanglanté leur ville, ils font, pour l'expliquer, des hypothèses multiples. Beaucoup sont convaincus qu'Andenne a été sacrifiée pour établir le règne de la terreur.

Voici encore un des fameux placards teutons :

#### PROCLAMATION

1. A partir du samedi 29 août 1914, midi, toutes les horloges devront être mises à l'heure allemande (une heure plus tôt).

2. Les rassemblements de plus de trois personnes sont strictement défendus, sous peine d'amendes.

3. Pour circuler après 8 heures du soir, il faut l'AUTORISATION de M. le Commandant.

4. Les armes devront être remises au garde du Casino, jusque midi, 29 courant.

Lorsqu'on trouvera encore des armes dans les maisons, après l'heure fixée, **LE PROPRIETAIRE SERA PENDU**.

5. Les soldats allemands demandant la tranquillité absolue, les ouvriers peuvent retourner travailler de suite. La moindre révolte de la part des habitants **AURA POUR CONSEQUENCE L'INCENDIE COMPLET DE LA VILLE**, et les hommes seront pendus.

SIMONS,  
Oblt et Comm. en chef.

(s.) BECKER,  
Capit. et Comm. en chef.



Namur. — La Place d'Armes avant le siège.

## LE SIEGE DE NAMUR

### Chute de la forteresse. — Atrocités allemandes.

Dans l'entretemps le siège de Namur avait commencé.

Les Allemands voulaient s'emparer rapidement de la forteresse. L'armée française, en effet, marchait dans la direction du nord, vers la Sambre, tandis que les armées de von Kluck et von Bulow devaient descendre en France, pour maintenir la liaison avec les troupes opérant dans les Ardennes. Namur était un obstacle à la marche en avant de l'armée allemande et la résistance de la place pouvait faire gagner du temps aux Alliés.

Les Allemands n'avaient pas oublié la leçon de Liège. Ils y avaient agi avec précipitation. Cette fois ils amenèrent immédiatement leur artillerie lourde et c'est sur elle qu'ils comptaient avant tout. Elle était d'ailleurs formidable : outre les canons de 150 et des mortiers de 210, de 280 et de 420 mm., les Allemands disposaient des gigantesques mortiers autrichiens de 305 et de 308 mm., qu'on transportait à l'aide d'un matériel spécial. Il ne fallait qu'une heure pour les faire changer de position, prêts à tirer. Ces canons sortaient des fonderies de Skoda.

Dans la matinée du jeudi, 20 août, l'ennemi attaqua les avant-gardes sur les deux rives de la Meuse et dans le secteur nord-est de la forteresse où il avait l'intention de déployer ses plus grands efforts. Mais l'artillerie des forts le prit sous son feu.

Namur était isolée de Bruxelles et de Charleroi. Cette nuit-là surtout la ville trembla sous les grondements du canon. La population tendait anxieusement l'oreille au bruit des explosions, qui devinrent plus terribles encore dans le courant de la journée.

Vers midi et demi un bruit strident éclata au-dessus de la ville. Était-ce encore un avion allemand qui venait jeter des bombes, comme le 9, le 14 et le 15 août, lorsque plusieurs civils et soldats furent blessés

et tués ? Non, cette fois c'était un shrapnell ; il atteignit le socle de la statue de Léopold Ier.

Le formidable duel d'artillerie se fit encore plus intense. Dans la soirée, le bruit se répandit que le fort de Marchevette était tombé. Des groupes d'habitants commentaient la situation en se basant sur toutes sortes de récits. L'inquiétude allait croissante. Pendant la nuit on entendit des autos qui filaient à toute vitesse et on apprit que l'armée évacuait le parc de campagne avec les vivres et le matériel vers le sud, entre Sambre et Meuse.

Dans la matinée du lendemain, 21 août, les nouvelles étaient meilleures. On ne parlait plus de retraite et tout-à-coup on entendit une marche entraînant dans les rues de la ville. Les Français étaient là !

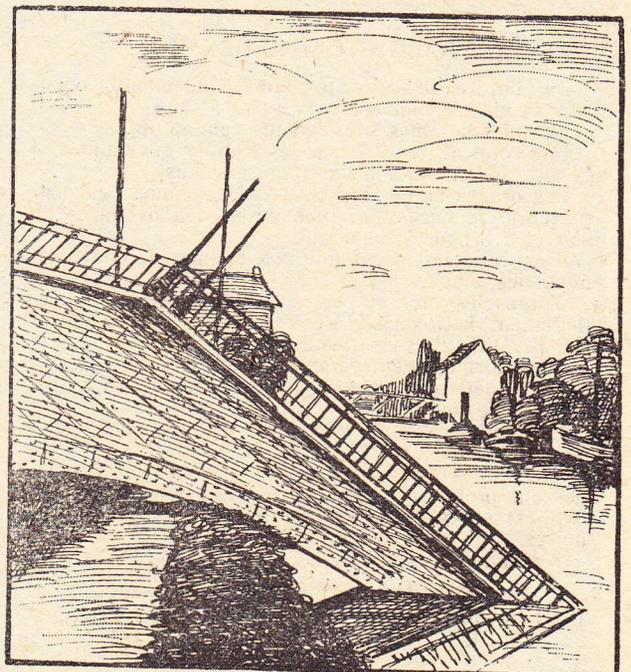
Les Alliés, les sauveurs ! On se reprit à espérer. C'étaient les soldats des 45<sup>e</sup> et 148<sup>e</sup> régiments d'infanterie venant de Maubeuge. La population, heureuse et enthousiaste, les combla de cadeaux. On crut qu'ils apportaient avec eux la délivrance.

Les Français occupèrent immédiatement les hauteurs du nord-est et s'installèrent dans les tranchées de Marchevette. Un ennemi invisible les bombardait de loin avec une formidable artillerie.

En parlant des combats aux environs de Dinant, nous avons signalé que des troupes françaises marchaient vers la Sambre dans la direction du nord. C'était la 5<sup>me</sup> armée française qui avait quitté sa base Mézières-Sedan. Il lui fallut 5 jours pour faire un trajet de 120 kilomètres, mais son chef, le général Lanserac, devait agir avec une grande circonspection, étant donné qu'il opérait une retraite par le flanc. En effet, son aile droite était menacée par les Allemands qui campaient aux environs de Dinant, sur la rive droite de la Meuse. Les Anglais devaient se raccorder à son aile gauche, mais ils se faisaient toujours attendre, tandis que les Allemands occupaient Bruxelles et pouvaient attaquer l'aile droite des Français par le nord.

Le quartier général français ordonna pour le 21 août une offensive au nord de la Sambre. Les Anglais devaient quitter Charleroi et marcher sur Nivelles. Lanserac décida de n'entreprendre cette offensive que le 23 août lorsque les Anglais l'auraient rejoint. Il saurait d'ailleurs à ce moment, si l'offensive entreprise par les Français dans les Ardennes avait réussi. Car si cette offensive échouait et qu'il se trouvât seul au nord de la Sambre, il exposait son armée à un anéantissement complet.

Namur devait le soutenir, mais le gouverneur de la



Namur. — Le pont sur la Sambre détruit.



Namur. — La Place d'Armes après le bombardement.

place demandait lui-même du secours. La 10<sup>me</sup> division française avait déjà atteint la Sambre, près d'Auvelais, de Tamines et de Ham, mais elle fut repoussée par la garde prussienne, commandée par von Bulow (21 août). Entretemps la 1<sup>re</sup> division française résistait à de furieuses attaques dans la direction de Châtelet.

Aux environs de Namur, le fort de Marcholette était réduit au silence. Le 8<sup>e</sup> régiment de ligne accourut à la rescousse et occupa des positions entre Marcholette et Cognelée. Les forts d'Andoy et de Maizeret avaient beaucoup souffert, eux aussi, des pièces allemandes de gros calibre.

Mais les trois bataillons français (du 148<sup>e</sup> et du 45<sup>e</sup> de ligne) que nous avons vu passer par Namur, sous les ordres du général Mangin, firent naître la confiance. Ils allaient tenter une attaque entre Marcholette et la Meuse, en direction de Wartet. Les clairons sonnèrent la charge. Le bataillon français du 45<sup>e</sup> régiment de ligne, sous les ordres du commandant Janson, deux bataillons de notre 10<sup>e</sup> de ligne et quelques détachements de notre 8<sup>e</sup> de ligne se lancèrent à l'assaut dans le ravin de Gelbressée et sur la côte boisée de Wartet. Un feu terrible décima leurs rangs. Notre artillerie fut bientôt dans l'impossibilité de les secourir. Il ne fallait pas songer à creuser des tranchées dans le sol rocailleux et les nôtres durent céder le terrain. L'infanterie ennemie avança et occupa le château de Beauloi, entre Cognelée et Marcholette, mais les Français le reprirent dans la soirée. Les forts de Maizeret et de Marcholette étaient totalement désarmés. On évacua le premier ; le second essaya de résister encore.

Le long de la Sambre les Français se battaient avec la fureur du désespoir. Les Anglais se trouvaient maintenant à l'ouest de Mons. L'offensive française dans les Ardennes avait échoué.

Le dimanche 23 août, les Allemands entreprirent une attaque générale.

La 1<sup>re</sup> armée (von Kluck) devait opérer à l'ouest ; elle était chargée d'écraser et d'encercler l'extrême aile gauche (Français et Anglais) et de marcher vers la France entre la Sambre et l'Escaut.

La 2<sup>e</sup> armée (von Bulow) avait pour objectif Namur, devait franchir la Meuse à Dinant et attaquer l'armée de Lanserac dans le flanc.

Nous parlerons plus loin de l'offensive de von Kluck à l'ouest. Quant à von Hausen, il s'empara du pont de Dinant et de tous les passages de la Meuse entre Yvoir et Hermeton.

Dans l'entretemps Namur agonisait. Cognelée succomba à midi. Marcholette sauta à 1 heure. Les batteries de campagne gisaient, anéanties. L'infanterie était épuisée. La situation devenant critique, on sonna la retraite. Il n'y avait pas un instant à perdre. A 1 heure le général Michel ordonna l'évacuation générale.

Des soldats belges qui étaient coupés du gros de l'armée durent se constituer prisonniers. Tel fut le sort notamment du 2<sup>e</sup> bataillon du 30<sup>e</sup> de ligne. Les volontaires congolais du colonel Chaltin échangèrent encore des coups de feu avec l'ennemi, près de la Meuse. Les Allemands se retirèrent mais exécutèrent un mouvement enveloppant en s'abritant derrière des centaines de prisonniers belges. Chaltin se voyant dans l'impossibilité de se défendre plus longtemps dut se rendre avec 120 hommes.

La 8<sup>e</sup> et la 10<sup>e</sup> brigade se concentrèrent près de la gare. Les mitrailleuses allemandes postées sur les hauteurs environnantes les prirent sous leur feu. Après une courte panique, les troupes reformèrent leurs rangs et rebroussèrent chemin par la ville.

Puis ce fut la retraite entre la Sambre et la Meuse dont nous donnons plus loin de plus amples détails.

Pendant ce temps la ville de Namur, que nous avons un peu perdue de vue, était soumise à un violent bombardement.

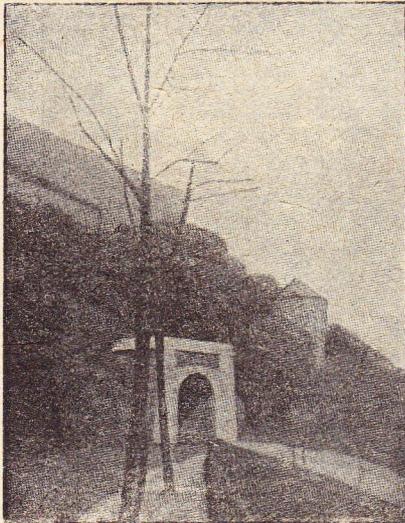
Le dimanche 23 août, peu après midi, la canonnade devint particulièrement intense. L'ennemi visait surtout les ponts donnant accès à la citadelle et à la région de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Le bombardement se prolongea pendant deux heures, puis il y eut une brève accalmie, après laquelle les obus se remirent à tomber avec un fracas épouvantable. La population se réfugia dans les caves. On eût dit qu'un ouragan s'était déchaîné au-dessus de la ville. Des toits et des murailles s'effondraient. De toutes parts les incendies faisaient rage. Le sol tremblait. A l'ambulance, les blessés avaient été transportés à la hâte dans les sous-sols. On vivait des heures tragiques.

Le calme se rétablit un instant. Mais à 6 heures et demie une nouvelle tempête éclata. Quelle journée ! L'ennemi voulait-il donc détruire la ville entière et fêter ainsi sa victoire ?

Puis un nouveau silence...

Namur était occupé. L'avant-garde allemande pénétra dans la ville, le fusil sur la hanche, le doigt à la gâchette. Prudemment les soldats se glissèrent dans les rûtes abandonnées.



Entrée de la Citadelle de Namur

Tout à coup, on entendit une formidable explosion. Les derniers défenseurs avaient fait sauter le pont principal sur la Sambre.

Le grand hôtel de la citadelle était détruit, le palais de justice fortement endommagé. Le quartier de l'arsenal avait particulièrement souffert. Quoique les dégâts fussent très importants, on s'estimait encore heureux que la ville n'eût pas été plus éprouvée.

Nous nous en voudrions de ne pas rapporter la singulière aventure qui suit :

Dans la matinée de ce dimanche, une auto arborant le drapeau blanc entra dans la ville de Namur. Deux officiers allemands, le général Talbot et le lieutenant prince von Reuss, se rendirent à l'hôtel de ville où ils exigèrent du bourgmestre, M. Procès, la reddition de la ville.

Le magistrat répondit naturellement que ce n'était pas à lui, mais au gouverneur à prendre une telle décision.

Le général Talbot invita alors le bourgmestre à l'accompagner au grand quartier général, qui devait se trouver aux environs de Bioul. M. Procès monta en auto et on se dirigea vers le sud.

Des gendarmes belges arrêterent l'auto en cours de route. Le bourgmestre leur exposa l'incident. Les officiers allemands invoquèrent leur inviolabilité en tant que parlementaires, mais les gendarmes prétendirent ne connaître que leur consigne et fouillèrent les deux Allemands.

Et lorsqu'ils les eurent trouvés porteurs de deux revolvers, ils parlèrent de rien moins que de les fusiller séance tenante. M. Procès les ramena à la raison et les gendarmes se contentèrent de remettre les officiers à une compagnie belge qui errait aux environs.

Pendant plusieurs heures on fut à la recherche du grand quartier général.

Dans l'entretemps Namur était tombé aux mains de l'ennemi et l'armée battait en retraite. La plus grande incertitude régnait entre la Sambre et la Meuse et le capitaine, qui s'était d'ailleurs montré très correct et courtois envers les parlementaires, apprit tout à coup que sa compagnie était cernée par les Allemands. On se trouvait alors dans la forêt de Profondeville.

La nouvelle se confirma dans la nuit.

Le lendemain matin, le général Talbot, qui était devenu le maître de la situation, réunit les 200 soldats belges sur la Grand' Place de Profondeville et leur adressa l'allocation suivante :

« Soldats ! hier nous étions vos prisonniers ; aujourd'hui vous êtes les nôtres. Mais comme je n'ai qu'à me louer de la façon dont vos officiers m'ont

traité, je vais remettre à ces messieurs un passeport qui leur permettra de rejoindre leur armée. Quant à vous, je vous autorise à rentrer dans vos foyers à condition que vous ne preniez plus les armes contre l'Allemagne. Me le promettez-vous ? »

Un murmure confus de voix se fit entendre, mais il était impossible de savoir si la réponse était ou non affirmative. Le général Talbot opina dans le premier sens et reprit :

« Procurez-vous des vêtements civils et dispersez vous ! »

Les soldats vidèrent immédiatement les lieux, échangèrent leurs uniformes pour quelques hardes et disparurent.

Le général Talbot et le lieutenant restèrent à Profondeville et le bourgmestre rentra à Namur. Il était grand temps, car les officiers allemands qui se trouvaient à l'hôtel de ville, furieux de l'absence prolongée des parlementaires, avaient arrêté les échevins comme otages et menaçaient de les fusiller.

Mais voilà le bourgmestre rentrant sans être accompagné du général Talbot et du lieutenant von Reuss... M. Procès raconta ce qui s'était passé. La chose parut tellement invraisemblable aux Allemands qu'ils menacèrent le magistrat. Ils consentirent enfin à patienter. Talbot arriva peu après et le maire fut sauvé.

La population namuroise dut alors se conformer aux exigences de ses nouveaux maîtres.

Ce fut le début d'une longue occupation.

Des troupes déferlaient par la ville. « Paris ! » criaient-elles à l'envi... La soif de conquête des casques à pointe était loin d'être apaisée...

Il leur fallait la capitale française, la « Ville Lumière » : c'était le but de leur « Krieg », l'objet de leurs vœux.

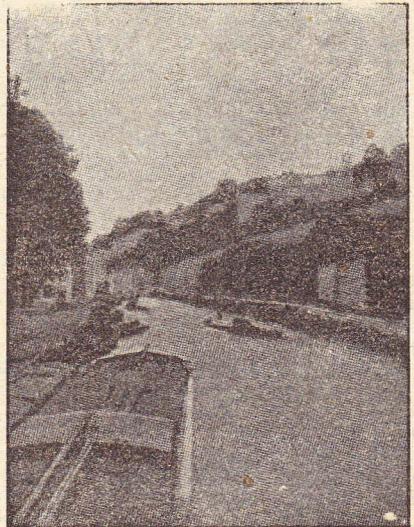
Le commandant de l'armée d'occupation fit afficher une proclamation dans laquelle il manifestait son contentement au sujet de l'accueil fait aux troupes. Il paraît que beaucoup d'Allemands regardaient l'ornementation apportée à la ville en vue de la visite du Roi et de la Reine et que l'on remarquait encore en divers endroits, comme ayant été exécutée à leur intention.

Des troupes passèrent, le charroi et l'artillerie ébranlèrent les rues. Des huit ponts qui reliaient la Meuse et la Sambre, on en avait fait sauter six. Les Allemands utilisèrent les deux autres.

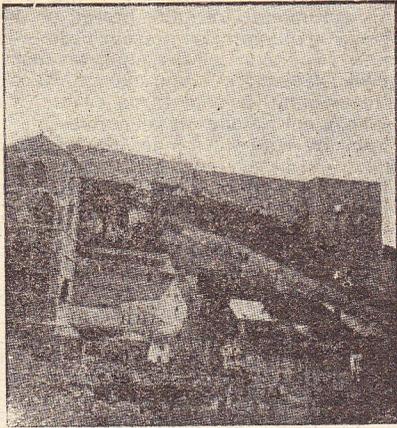
« En avant, vers la France ! » répétait-on de toutes parts.

Heureusement le pont sur la Sambre était étroit et la marche des ennemis en fut retardée.

Des scènes étranges se déroulaient aux yeux des Namurois. Place St-Aubin, des soldats s'exerçaient. Déjà ? Était-ce peut-être pour impressionner la popu-



La Citadelle de Namur



Le fort de Huy.

lation ? Un sous-officier, mécontent d'un de ses hommes, l'apostropha à sa façon et lui ordonna de se coucher par terre à six reprises. La discipline avant tout !... Mais cette discipline répugnait aux Namurois.

La situation ne changea pas jusqu'au lundi soir. Le calme succédant à l'orage était lourd de menaces. Il fut le prélude d'une nouvelle tempête.

A 9 heures et demie le beffroi carillonna. Les habitants qui se précipitèrent aux fenêtres virent à leur grand effroi les lueurs d'un immense incendie. Des nuées d'étincelles voltigeaient au-dessus de la ville. Des coups de feu crépitaient. On se demandait si les Belges et les Français étaient revenus.

Non, c'était le système de la terreur qu'on appliquait ici comme partout.

D'ignobles soudards, excités par la boisson qu'ils s'étaient procurée dans les auberges aux environs de la gare et de la Grand' Place, en vue de fêter la victoire, s'étaient rués dans les maisons et y avaient mis le feu. Des habitants qui fuyaient furent abattus à coups de fusil. Les pompiers qui étaient accourus sur les lieux aux appels du beffroi, durent rester inactifs dans une maison voisine. Rue Rogier et rue Saint-Nicolas l'incendie faisait rage. L'Institut Ophthalmique ne fut pas épargné, quoiqu'il eût été transformé en ambulance. Le feu s'étendit alors à la Grand' Place. L'hôtel de ville ne présenta bientôt plus qu'un triste squelette et la collection de tableaux de Claus, Gilsoul, Baron, etc. devint la proie des flammes.

Le 11e rapport de la « Commission officielle » dit à ce sujet :

« Les troupes allemandes pénétrèrent dans la ville de Namur le même jour, à 4 heures de relevée. Tout se passa avec ordre ce jour-là : officiers et soldats réquisitionnèrent des vivres, des boissons, payant parfois en argent, plus souvent en bons de réquisition, pour la plupart fantaisistes, que la population confiante, et d'ailleurs ignorante de la langue allemande, accepta sans difficulté.

Il en alla de même le lendemain 24 jusqu'à 9 heures du soir. A ce moment, une fusillade s'éleva soudain en divers endroits de la ville, et l'on vit des soldats allemands s'avancer en tirillant dans les rues principales. Presque simultanément une immense colonne de flammes et de fumée s'éleva du quartier du centre : les Allemands mettaient le feu à la place d'Armes et en quatre autres endroits : place Léopold, rue Rogier, rue Saint-Nicolas, avenue de la Plante.

Parmi cette population paisible et sans défense, ce fut alors l'affolement : les Allemands enfonçaient des portes des maisons à coups de crosse et jetaient des matières inflammables dans les vestibules. Rue Rogier, six habitants qui fuyaient les maisons en feu furent tués sur le seuil de leurs demeures. Les autres habitants de cette rue, pour éviter le même sort, durent se sauver par les jardins, en chemise pour la plupart, sans avoir le temps d'emporter ni vêtements ni argent.

Rue Saint-Nicolas plusieurs maisons ouvrières furent incendiées. Un plus grand nombre d'habitations et des magasins de bois furent détruits avenue de la Plante.

L'incendie de la place d'Armes se continua jusqu'au mercredi. Il détruisit l'Hôtel de Ville avec ses archives et ses tableaux, le groupe de maisons y attenant, tout le quartier compris entre les rues du Pont, des Brasseurs et du Bailly, l'Hôtel des Quatre Fils Aymon seul excepté.

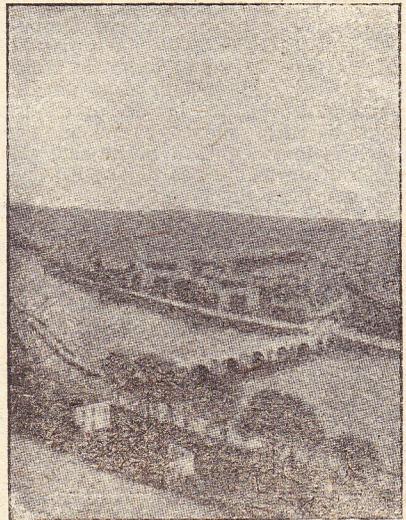
On n'essaya pas sérieusement de circonscrire l'incendie. Dès le début, les citoyens ayant voulu se rendre à l'appel du tocsin, on leur interdit de sortir de leurs maisons. Le chef du service d'incendie parvint néanmoins à gagner le lieu du sinistre à travers des balles qui sifflaient dans les rues ; place d'Armes, un officier l'arrêta puis, sur un ordre supérieur, le renvoya chez lui sous escorte.

Les Allemands, pensant ainsi justifier leur action, prétendirent que des coups de feu avaient été tirés sur leur troupes le lundi soir. Tout démontre l'inanité de cette affirmation, tandis que le rapprochement de certaines circonstances, une série d'indices concordants imposent l'opinion que les événements de Namur furent prémédités et entraînent dans la tactique d'intimidation constamment pratiquée par les armées allemandes en Belgique.

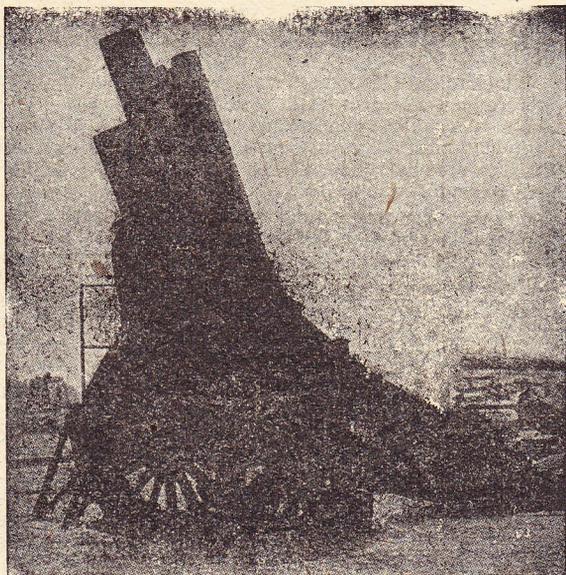
Déjà quinze jours auparavant la population de Namur avait remis aux autorités belges toutes les armes en sa possession. Des avis officiels l'avaient instruite des lois de la guerre. Elle avait été invitée à respecter les belligérants par les autorités civiles et militaires, par le clergé et par la presse. La ville était évacuée depuis trente-six heures par les troupes belges. La population, en eût-elle eu le moyen, n'aurait pas commis la folie de se soulever et d'attaquer les masses allemandes qui remplissaient la ville et en occupaient toutes les avenues. Comment expliquer le fait qu'aux cinq endroits où cette attaque se serait produite les troupes allemandes disposaient précisément du matériel incendiaire qui permit de mettre instantanément le feu à la ville ?

Le désordre qui s'ensuivit favorisa le pillage dont l'armée allemande est coutumière. Place d'Armes, notamment, les maisons furent mises à sac avant d'être incendiées. Dans le quartier de la porte Saint-Nicolas les habitants trouvèrent en rentrant leurs maisons pillées ; chez l'un d'eux le coffre-fort avait été fracturé et 17.000 francs en valeurs diverses avaient disparu.

L'incendie et la fusillade ont fait de nombreuses victimes parmi la population de Namur. Plusieurs personnes âgées restèrent dans les flammes, d'autres furent tuées dans les rues ou fusillées dans leurs



La ville de Namur, vue de la Citadelle.



Le nouveau mortier allemand.

demeures. Soixante-quinze civils environ périrent ainsi dans les journées des 23, 24 et 25 août.

Nous ne citons que pour mémoire les prises d'otages ainsi que les brutalités auxquelles les personnalités les plus éminentes de la ville furent en butte pendant toute la première période de l'occupation allemande. »

M. Claes, blessé et fait prisonnier par les Allemands, raconte sa visite à Namur où il dut accompagner en qualité d'interprète, l'inspecteur allemand de l'hôpital :

« Le lendemain matin, le lazarett-inspektor Mageruppe vient me chercher pour l'accompagner à Namur. L'installation électrique ne fonctionne plus normalement et d'autre part la levure, nécessaire à la cuisson du pain, fait défaut au couvent. Mageruppe a reçu l'autorisation de m'amener comme interprète.

Nous sortons du couvent, assis dans une légère voiture ambulancière, conduite par un soldat, et nous arrivons bientôt sur la route de Namur. J'éprouve une profonde et pénible émotion en laissant errer mon regard sur les alentours. Les maisons sont abandonnées tout le long de la route. La soldatesque a enfoncé et brisé les portes et les fenêtres, saccageant avec une rage féroce tout ce qui lui est tombé sous la main. La discipline règne assurément parmi les soldats allemands mais on serait tenté de croire que la destruction, le vol et le pillage font partie de leur éducation militaire. Ainsi je vois des officiers longeant des maisons où des soldats cherchent encore du butin ; les chefs font semblant de ne rien remarquer. On ne peut tout de même pas défendre à ces braves et vaillants guerriers de savourer à leur façon, les fruits de la victoire !...

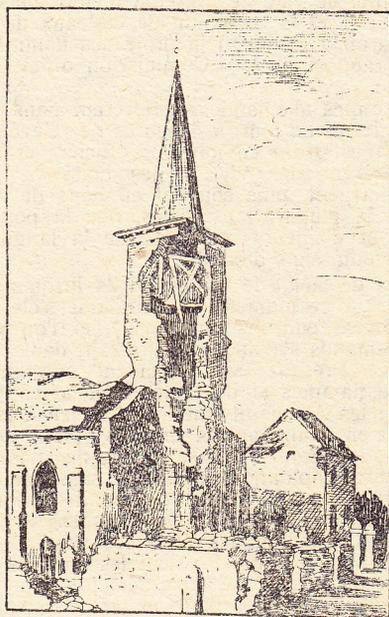
Les champs de blé qui s'étalent à droite et à gauche de la route fourmillent de troupes allemandes ; on dirait qu'une tribu de nomades y a dressé son camp. Les tentes basses d'un brun terreux ressemblent de loin à des mottes de terre toutes pareilles, entre lesquelles on aperçoit les longues rangées de chevaux attachés à des cordes tendues entre deux pieux. Plusieurs dizaines de canons — des canons belges, dit Carl Mageruppe — sont alignés le long de la route, et dans les champs on distingue encore des tranchées creusées par les soldats belges. Sur la route s'avance une longue caravane de charrettes de paysans ; chacune d'elles est occupée par une dizaine de soldats, chantant et criant à tue-tête qu'ils vont à Paris !... Ils me regardent avec curiosité. Je suis peut-être le premier soldat belge qu'ils voient. Après de grandes difficultés nous parvenons à nous frayer

un passage à travers la cohue. De temps à autre un officier nous commande un halte brutal, ce qui oblige Mageruppe à expliquer la présence du « Belge » dans le véhicule. Nous devons nous arrêter pendant plus d'une heure sur la chaussée de Namur ; une interminable colonne de soldats, la cavalerie en tête, passe devant nous, suivie de centaines de chariots et de voitures où sont accumulés les engins les plus divers. Chacun de ces véhicules est attelé de deux ou quatre jeunes et vigoureux chevaux. Le harnachement est flambant neuf et le formidable cortège passe dans un ordre parfait sur le chemin de terre bordant la chaussée. Chaque carriole est occupée par quatre soldats, dont deux par devant et deux par derrière, et qui fument leur pipe, nonchalamment couchés sur la bâche en toile.

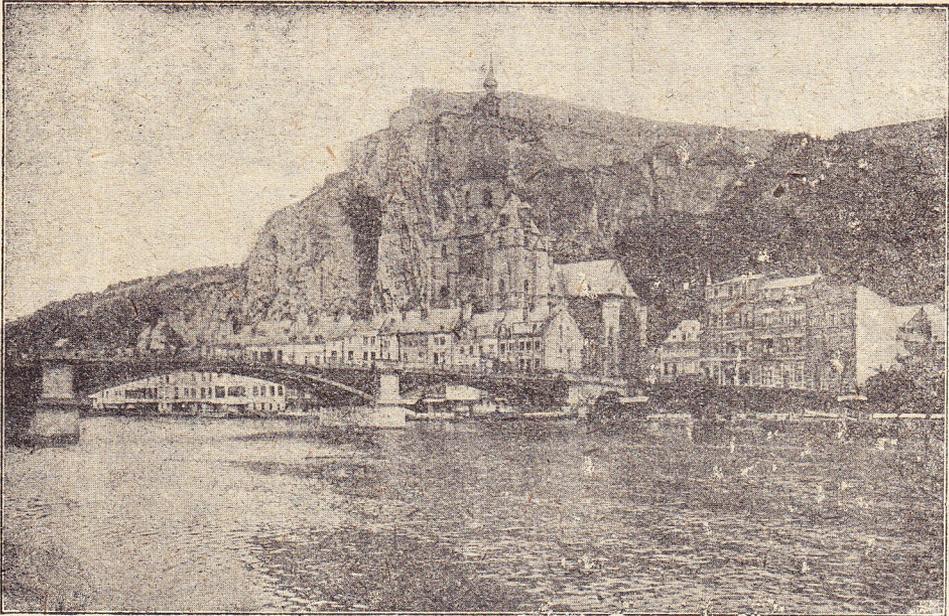
Dès que le cortège a passé nous continuons notre chemin. Nous croisons deux canons gigantesques, deux monstres effrayants et massifs, les fameux mortiers autrichiens. Les canonniers qui les entourent et qui sont assis dessus ressemblent avec leur veste de coutil bleu, à de vulgaires ouvriers d'usine. Ils graissent et nettoient les lourdes pièces d'acier et de cuivre sous la surveillance de quelques officiers. Ce sont des Autrichiens. Ces chenapans ont déjà détruit nos forts ; ils ont déjà tué des centaines de soldats belges et nous ne sommes pas encore en guerre avec l'Autriche. Son ambassadeur est toujours à Bruxelles. Sa Majesté Apostolique — ou quel que soit le nom dont il s'affuble — a une conscience très spéciale.

Plus nous nous rapprochons de Namur et plus le spectacle devient lugubre.

Des groupes de femmes et d'enfants encombrés de paniers et de paquets quittent la ville de Namur surpeuplée et rentrent dans leur village d'où ils s'étaient enfuis à l'approche de l'ennemi. Ils courent à travers champs à côté de la route et chaque fois qu'un Allemand fait mine de les aborder, tous lèvent les bras en l'air au grand amusement des soldats. Ils n'osent pas avancer plus loin aussi longtemps qu'il y a des troupes sur la chaussée et ces infortunés errent, indécis, de droite à gauche. Les maisons ont beaucoup souffert en ces parages ; les fenêtres ont été brutalement arrachées, les portes enfoncées et cà et là un misérable morceau d'étoffe blanche fixée à un bâton pend devant la façade comme un suprême appel à la pitié. Les habitants, assemblés par petits groupes, font la causette devant leurs maisons ; personne n'ose rester seul à l'intérieur, une angoisse convulsive se lit dans tous les yeux. Certaines portes sont recouvertes d'inscriptions à la craie : « Gute Leute — Nicht brennen — Leute haben nichts mehr — Schöne



L'Église de Bonennes (près de Namur).



Dinant. — Le Pont de la Meuse, l'Eglise Notre-Dame et la Citadelle, avant la guerre

Madel » et autres du même genre. Des soldats chargés de bouteilles de vin et de liqueur nous croisent. Un hauptmann qui passe sourit d'un air tendre et paternel. Ce doit être un officier exemplaire ! Carl Magersuppe manifeste un étonnement égal au mien. Soudain il se tourne vers moi, la face empourprée, et dit : « Der krieg ist ein schreckliches ding. » — Je crois qu'il regrette à présent de m'avoir emmené.

Près du pont de la Meuse, je remarque un long cortège de prisonniers de guerre belges, les officiers en tête. On les conduit au train qui doit les transporter en Allemagne.

Nous nous arrêtons à la place de la Gare. Carl Magersuppe doit s'absenter un instant pour se rendre à un bureau militaire, établi dans un des hôtels, et je reste sous la garde du voiturier. Tout autour de moi, le sol est jonché de timbres-poste belges. Une quantité de charrettes et d'autos stationnent le long de la gare et à un des angles du bâtiment, des soldats préparent leur fricot. On distingue partout les traces de la barbarie et de la brutalité. Soldats et officiers circulent par toute la ville ; leurs traits reflètent l'orgueil de la victoire ; tout ce qui est ici leur appartient et ils n'ont pas à se soucier de la propriété des ennemis : c'est du « butin. »

La façade principale de la gare porte encore les décorations et les souhaits de bienvenue encadrant des écussons dorés avec les initiales « A » et « E », (Albert et Elisabeth). Tout près de la gare, à l'entrée de la rue se dresse un arc de triomphe surmonté des mêmes initiales dorées. Car le premier dimanche d'août 1914, nos Souverains devaient faire leur Joyeuse Entrée dans la bonne ville de Namur.

O, mon Roi ! J'ai le cœur bien gros en ce moment, j'ai assisté à votre entrée dans d'autres villes de la patrie. J'ai entendu des hommes et des femmes vous acclamer avec frénésie, agiter avec enthousiasme chapeaux et mouchoirs ; j'ai vu briller des centaines de milliers d'yeux d'un amour si profond pour vous, pour votre noble épouse et pour vos trois gracieux enfants ; et je me souviens de ce soir d'été de l'année dernière lorsque votre voiture fut arrêtée par la foule enthousiaste qui se pressait dans les quartiers populaires d'Anvers, et j'ai vu des hommes et des femmes pleurer d'émotion et tendre leurs bras vers vous, là-bas aux pauvres fenêtres des étages. Et je vois encore la petite princesse, l'idole de la population, saluer de tous côtés, dirigeant ses regards tour à tour vers la

foule rayonnante de bonheur et vers les façades rutilantes de clarté, et s'appuyant sur votre épaule pour vous montrer tous ces jolis lampions et toutes ces fleurs. O mon Roi, mon âme a tressailli alors avec les autres et j'ai uni mes acclamations à celles de votre peuple.

Une réception analogue vous était réservée à Namur ; la vieille et fidèle cité wallonne s'était parée avec une allégresse fébrile pour vous rendre un hommage grandiose, digne d'un tel souverain...

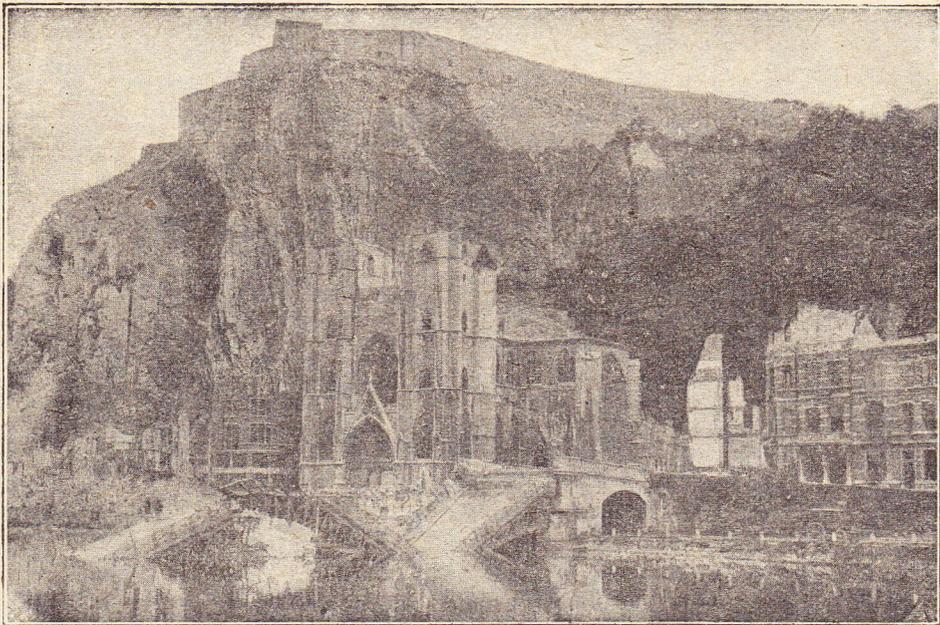
Où êtes-vous maintenant ? Et notre Reine et vos gracieux enfants ? Partout autour de moi, je ne vois que le vil orgueil de ces étrangers qui dévastent sans pitié votre beau pays. Où êtes-vous maintenant, vous qui avez été chassé de votre propre sol par celui qui s'intitule Empereur par la grâce de Dieu de tous les Allemands, que vous avez cru comme nous sur sa parole d'honneur ?

Je ne me suis jamais senti si près de vous, qu'en ce moment, ô mon Roi. Mais quelle tristesse de voir l'ennemi fêter son entrée sanglante là même où l'on avait préparé votre Joyeuse Entrée !

Namur porte les traces encore fraîches du bombardement. Ça et là des maisons continuent à brûler, et des amas de pierres et de chaux, de vitres et de tuiles brisées recouvrent les rues aux endroits où les obus sont tombés. Dans certaines rues la circulation est totalement impossible. Des troupes se dirigeant vers l'ouest quittent la ville en chantant, des sentinelles sont postées à tous les carrefours, et des proclamations répandues à profusion avisent les habitants qu'ils doivent laisser les portes ouvertes, éclairer les fenêtres, livrer les soldats cachés, remettre les armes et surtout ne pas commettre le moindre méfait du genre « franc-tireur », cela sous les peines les plus sévères qui seront appliquées immédiatement. Les placards sont signés « von Bulow ».

Les habitants n'osent pas rester chez eux, l'angoisse les pousse dehors. Il pourrait arriver qu'un incident quelconque se produise dans la rue, que le meurtre ou l'incendie menace les foyers, que l'ennemi proclame ou exige quelque chose qu'on n'apprendrait que lorsqu'il serait trop tard.

C'est l'instinct qui pousse ainsi chacun au dehors, en plein air, où l'on a une plus grande liberté d'action, où la respiration est plus aisée, où l'on voit au moins venir le danger, même s'il est plus grand. Les Namurois stationnent ainsi devant leurs maisons, attendant



Dinant. — Le pont, l'église et les maisons adjacentes après le passage des Allemands.

le sort qui menace la ville. Ils restent figés sur le seuil de leurs portes et échantent à peine un mot avec le voisin qui se tient également devant sa maison. Les quelques paroles qu'ils m'adressent révèlent l'angoisse qui les étirent ; ils craignent de parler trop fort au gré de Messieurs les Allemands. Je m'en vais bien vite, car je constate que je leur fais peur. Ils s'efforcent de paraître calmes et indifférents au passage des officiers allemands, mais il suffit d'observer leurs regards furtifs, la contraction nerveuse de leurs bras et de leurs jambes pour se rendre compte de l'angoisse mortelle qu'ils endurent.

J'accoste un bourgeois qui se trouve devant sa maison pour lui demander un renseignement. Il se réveille comme d'un cauchemar et me répond en bégayant. Ces malheureux qui ont vécu de longues heures dans les caves de leurs maisons sont encore terrifiés, leurs nerfs se sont déchirés à écouter le sifflement, le hurlement et les explosions assourdissantes des obus, ils ont senti le sol trembler sous leurs pieds, ils ont entendu les carreaux et les tuiles tomber en un vacarme effarant sur les pavés, ils ont craint à tout instant qu'un obus ne fit s'effondrer la maison au-dessus de leur tête. Et lorsqu'ils croyaient le danger passé, l'occupant menace de recommencer un bombardement plus furieux et plus cruel encore, au moindre incident. En continuant notre chemin, nous arrivons dans une rue où des femmes attendent devant une boulangerie. La levure fait défaut dans la ville et c'est en vain que les boulangers essaient de convaincre les mères en détresse qu'ils sont eux-mêmes privés de la matière devenue, soudain, si précieuse. Entêtées, les femmes ne bougent pas d'une semelle : il n'y a pas de pain à la maison et les enfants ont faim...

Mais voilà qu'un soldat allemand les interpelle d'un ton rogue et aussitôt elles s'éparpillent en poussant des cris perçants.

Au bruit du vacarme d'autres soldats sortent précipitamment des cafés et des magasins, le doigt à la gâchette du fusil. J'entends distinctement le dé clic du levier des fusils, mais quelques officiers paraissent heureusement, sans quoi on aurait assisté à un massacre. »

Namur et les dix-sept communes environnantes furent frappées d'un impôt de 50 millions, qui fut ramené plus tard à 32 millions, à la condition de verser un million endéans les 24 heures. L'encaisse d'une banque privée, la « Banque Générale Belge »,

fut saisie. Sur la plainte des administrateurs, il fut décidé que l'import de cette encaisse serait déduit de la contribution de guerre.

La banlieue immédiate de la ville fut le théâtre des mêmes actes de violence. Un grand nombre de chalets et de villas furent pillés dans ces parages. Un habitant de Namur vit transporter sur un chariot allemand le mobilier volé dans sa villa. On envoyait le butin en Allemagne.

L'évêque Mgr Heylen fut même menacé de mort.

Mais nous sommes loin d'avoir dit le dernier mot au sujet des atrocités allemandes dans la province de Namur.

Nous suivrons maintenant l'armée en retraite qui avait heureusement échappé à l'encerclement.

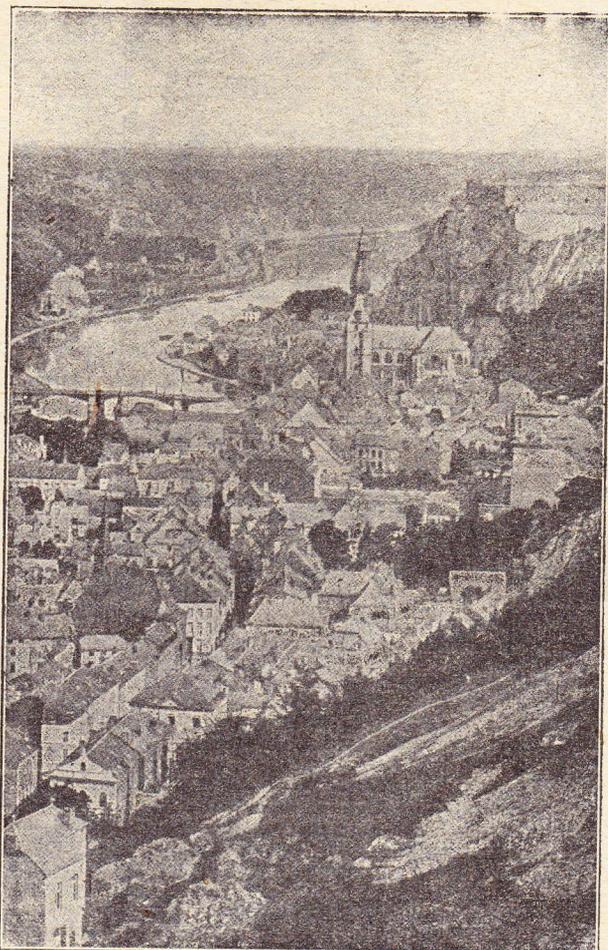
Des bruits tendancieux ont circulé au sujet de Namur. On peut constater par ce qui précède que, comme Liège, cette forteresse s'est défendue jusqu'à la fin et qu'elle n'a cédé qu'à des forces supérieures. On s'y est battu avec héroïsme.

Marchovelette, qui subit le premier assaut, dut résister à de furieux bombardements. Les coupoles furent détruites et le béton se disloqua. Des hommes, horriblement brûlés, succombèrent dans d'atroces souffrances. D'autres eurent une agonie plus courte. L'écrivain Ernest Claes, dont nous avons déjà cité quelques pages, fut blessé et fait prisonnier. On le transporta au couvent de Champion où il vit arriver plusieurs de ces infortunés, à moitié carbonisés.

« Derrière moi, dans le corridor, écrit-il dans son œuvre « Namur et la guerre », on introduit sans cesse de nouveaux blessés. Dans le lointain le canon gronde.

Un officier belge traverse le préau. Ses vêtements sont couverts de poussière, sa figure et sa barbe noire sont sales, il porte une petite valise jaune à la main. Il jette un rapide coup d'œil par-dessus le jardinet et m'apercevant, il vient à moi : « Où puis-je déposer ma valise ? » Il répète la même question à une religieuse qui sort de la cuisine et se présente comme étant le docteur N..., du fort de Marchovelette. La religieuse se charge aussitôt de la valise.

Quatre ou cinq voitures d'ambulance chargées de blessés vont entrer au couvent d'un moment à l'autre. « Ils sont affreusement brûlés sur tout le corps », ajoute-t-il. Il a quitté la forteresse avec son funèbre convoi depuis la veille au soir. Il avait fait déposer les blessés sur des charrettes réquisition-



Dinant. — Panorama de la ville avant la guerre

nées et était parti avec eux vers un village voisin où on l'avait assuré qu'il trouverait une ambulance de campagne. En y arrivant, il constata qu'il n'en était rien, mais apprit qu'il y avait un hôpital à Champion. On était à une heure avancée de la nuit, le champ de bataille était encore fumant et des troupes allemandes parcouraient la région en tous sens. Il se vit dans l'impossibilité d'atteindre Champion et dut passer la nuit en plein air avec ses malheureux blessés. Y aura-t-il de la place maintenant pour ce nouveau convoi ?

Voici les charrettes qui arrivent. J'ai regagné ma place dans le corridor, et je me sens comme frappé de stupeur devant l'horrible spectacle qui s'offre à mes yeux. Sont-ce là des hommes ? Sont-ce des êtres humains qui poussent ces cris effrayants ? Ils passent devant moi couchés sur des civières. Leurs vêtements ont été consumés par les flammes, ils gisent là tout nus et c'est à peine si on s'en aperçoit car leur corps ne forme qu'une vaste plaie d'un brun sale, avec, par endroits, des tumeurs violacées et suppurantes. Leurs cheveux sont roussis, le cuir chevelu paraît crevassé et il s'en échappe un liquide jaune et gluant. Leur visage et tout leur corps sont bouffis, la tête est une chose invraisemblable, monstrueuse ; la rouge cavité de leur bouche ressemble à un charbon ardent. Presque tous sont aveugles. L'atmosphère est imprégnée d'une insupportable odeur de chairs brûlées. Ces hommes hurlent comme des bêtes fauves et meurent d'une mort lente au milieu de tortures atroces.

Quelle horreur ! Plus tard, bien des mois plus tard, cette vision d'épouvante hantera encore mes rêves

et je reverrai souvent dans l'obscurité ces visages tuméfiés, ces rouges et sanglantes orbites, cette bouche semblable à un charbon ardent et j'entendrai ces hurlements, ces hurlements inhumains qui déchirent le cœur... Et ce sont là des hommes, des hommes en chair et en os, pauvres gens qui n'auraient voulu faire de mal à personne et qui ne demandaient qu'à vivre dans le calme et la paix.

Des Allemands accourent de tous les coins du couvent et contemplant, hagards et livides, les blessés et les mutilés. Leurs gémissements affreux pénètrent jusqu'aux parties les plus reculées de l'édifice. Ils sont une vingtaine, qu'on a retirés des ruines de Marchevelette et de Cognelée. Les lourds obus ont fait sauter les forts ou y ont mis le feu...

A part un ou deux, ils succombent tous au bout de deux jours.

La plupart ont perdu la raison et les infirmiers doivent dépenser souvent tous leurs efforts pour les maintenir sur leurs paillasons. Leurs cris lugubres résonnent, sans un moment de répit, sous les voûtes du couvent et empêchent les autres blessés de dormir. Dans la salle où ils sont couchés règne une atmosphère empestée et irrespirable. Ils sont soignés avec amour et dévouement par les petites Sœurs, à chaque heure et à chaque minute. Douces et silencieuses petites Sœurs de Champion, je crois qu'il y a des saintes parmi vous.

Lorsque les Allemands s'emparèrent de Marchevelette ou plutôt de ses ruines, ils capturèrent presque exclusivement des blessés, parmi lesquels se trouvait le commandant Duchâteau. Il avait fallu trois jours et trois nuits pour réduire les batteries au silence. Le fort résista encore pendant deux jours.

4000 obus s'abattirent en deux jours sur Maizeret. Le commandant les avait fait compter autant que possible. Le fort fut rendu lorsqu'il ne formait plus qu'un amas de ruines.

La plupart des artilleurs de Cognelée furent tués, blessés ou brûlés. Les Allemands n'y firent prisonniers que des soldats blessés ou quasi asphyxiés.

Le 23 août, le fort de Suarlée reçut à lui seul 800 obus ; 1300 le 24 et 1400 le 25 août. Il tomba ce jour là, à 5 heures de l'après-midi.

Ces détails prouvent que Namur, aussi bien que Liège, a rempli son douloureux devoir.

## LA RETRAITE DE LA 4<sup>e</sup> DIVISION

Par suite de la chute de Namur notre 4<sup>e</sup> division était menacée d'enveloppement. Les Allemands passèrent la Sambre et organisèrent la poursuite.

Nous avons vu qu'ils se trouvaient également sur la rive droite de la Meuse près de Dinant. D'autre part ils avaient atteint la Sambre près d'Auvellais et de Charleroi, où les Français opposaient une résistance acharnée.

Nos troupes n'avaient plus qu'une seule issue, très menacée d'ailleurs : la retraite à travers l'« Entre Sambre et Meuse »

Une grande confusion se produisit à St-Gérard, où plusieurs routes s'entre-croisent.

Là, les Français mirent toutes leurs autos à la disposition de nos troupes. Ceux qui y trouvèrent place furent des privilégiés.

Des chariots et des voitures filaient à toute vitesse sur les routes poudreuses. Des détachements marchaient vers Philippeville et Mariembourg, d'où des trains les transportaient à Chimay et à Anor.

Un grand nombre de soldats étaient entièrement coupés de leur régiment et se joignaient à d'autres, mais il y avait aussi de forts contingents appartenant à des armes différentes. Des convois et des canons obstruaient la route.

Les hommes étaient harassés, la faim et la soif les tenaillaient. Ils se nourrissaient de fruits et de betteraves.

D'autre part l'inquiétude ne leur laissait pas le moindre répit. L'ennemi était tout proche ; il pouvait à tout instant sortir d'un bois, apparaître derrière



Dinant. — Les ruines de la rue Grande

les collines ou les rochers.

Une première rencontre eut lieu avec les Allemands à Bois-de-Villers (lez Profondeville). Une batterie sous les ordres du commandant d'Oultremont ouvrit le feu et mit en fuite l'avant-garde d'une patrouille de cavalerie.

Vers minuit le gros de la colonne atteignit Bioul, à 15 kilomètres au sud de Namur.

Des soldats en grand nombre, vaincus par la fatigue, se jetèrent par terre et s'endormirent tandis que d'autres veillaient.

A l'est, des lueurs d'incendie illuminaient le ciel. C'était Dinant ! Au nord on apercevait l'incendie qui dévorait Namur. Les canons tonnaient. Les Français, qui couvraient la retraite des Belges et de leur armée principale, étaient aux prises avec l'ennemi !

Le lendemain, 24 août, on se remit en marche aux premières lueurs du jour.

Beaucoup avaient les pieds en sang. On se traîna sur cette route sans fin vers Philippeville. Le général Michel, commandant la 4e division, encouragea ses hommes, hissa un soldat épuisé sur son cheval et continua lui-même la route à pied.

Près de Philippeville des coups de feu retentirent. Un artilleur frappé à mort roula à bas de son caisson. Étaient-ce des Allemands ? Non, il s'agissait d'une méprise. Philippeville regorgeait de Français qui avaient cru voir approcher des troupes ennemies.

Dans la matinée du 25 août le gros de la colonne atteignit Mariembourg, où elle se scinda : une partie se dirigea sur Chimay, une autre sur Rocroy, où des trains attendaient.

On avait fait preuve de persévérance, d'initiative et d'énergie.

Le lieutenant Servais, par son calme et son sang-froid, sauva 200 voitures d'ambulance. Les chefs hésitaient parfois sur la route à suivre, mais choisirent toujours la bonne. Des officiers réussirent à rassembler des soldats de divers régiments.

Le 26 août on était à Auvillers ; le 27 à Litart ; le 28 à Laon et à Rouen ; le 30 août et le 1er septembre au Havre. L'accueil de la population de Rouen fut particulièrement chaleureux et cordial.

La 4e division retourna, par la mer, à Zeebrugge et à Ostende et rendit encore de grands services à Anvers et aux environs.

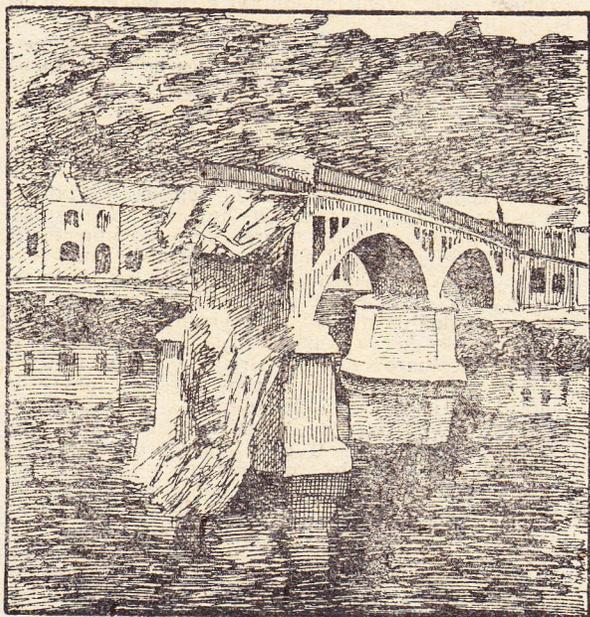
Cinq mille hommes avaient été faits prisonniers à Namur. Un grand nombre tombèrent aux mains de l'ennemi à Bioul.

Dans l'œuvre remarquable de M. Joseph Chot, « La Furie allemande dans l'Entre-Sambre-et-Meuse », on lit :

« 5000 Belges, harassés, arrivés le dimanche soir, passèrent la nuit à Bioul en attendant en vain le retour de leurs officiers qui, pour la plupart, avaient disparu. Comme beaucoup de maisons et d'auberges avaient été abandonnées par les habitants, les caves et les garde-manger de ces maisons furent, par cette masse affamée, débarrassés en un instant de tous les vivres et de toutes les victuailles qu'ils contenaient. Ces malheureux ont fort bien fait. Mais il arriva aussi que plusieurs centaines de soldats passèrent la nuit à boire. Le matin, alors qu'on signalait l'arrivée des Allemands, un obus, tiré des crêtes de la Meuse,



Cette femme, blessée au nez au cours des massacres de Dinant, dut pendant quatre jours servir de bouclier aux troupes allemandes.



Dinant. — Pont sur la Meuse détruit.

tomba au beau milieu d'une prairie où étaient parqués de nombreux chevaux. Aucun homme ne fut atteint, mais dix-huit bêtes furent tuées sur le coup... Pour mettre immédiatement fin à ce bombardement une jeune fille monta spontanément au clocher et y arbora un drapeau blanc. Le feu cessa et les Allemands s'avancèrent. A cette nouvelle, les habitants de Bioul se mirent à cacher dare-dare les armes, les capotes, les couvertures des soldats belges. On se mit aussi à démolir les autos et l'on jeta 1500 fusils au fond d'une carrière envahie par les eaux. Des uhlands arrivèrent sur la Grand' Place, ordonnèrent à tous les soldats de lever les bras en l'air et les firent prisonniers. Quelques centaines de Belges valides ne prétendirent cependant point se rendre et s'enfuirent par le sud.»

500 prisonniers, 300 canons, des chars de munitions, etc., tel fut le butin fait ce jour-là par les Allemands à Bioul et aux environs.

Le gros de l'armée avait donc échappé ; c'était une déception pour les Allemands, mais ils espéraient pouvoir anéantir bientôt l'armée française.

## LA RETRAITE DES FRANÇAIS. LA RAGE SANGUINAIRE DES ALLEMANDS A TAMINES. (1)

Nous avons vu comment les Français s'étaient avancés vers la Sambre.

Le 20 août, deux corps d'armée se trouvaient près de la rivière : le 10<sup>e</sup> (général Deforges) dans la direction de Florennes et de Tamines ; le 3<sup>e</sup> (général Sauret) dans la direction de Châtelet et de Charleroi. A la Sambre même, il n'y avait que des avant-postes.

Nous savons d'autre part, que le grand quartier général avait prescrit pour le 21 une offensive au nord de la rivière, mais le général Lanserac résolut de ne pas risquer cette aventure, estimant que l'offensive française dans les Ardennes était vouée à un échec.

Le 21 août, à 1 heure de l'après-midi, von Bulow envoya la garde prussienne à l'assaut des ponts d'Auvelais, de Tamines et de Ham.

Les Allemands entrèrent à Tamines derrière un bouclier de plus de 400 civils, hommes et femmes, qu'ils enfermèrent ensuite dans une église.

Une furieuse bataille s'engagea. Les mitrailleuses françaises balayaient le pont et fauchaient des rangées entières d'assaillants. Des shrapnells éclataient parmi les troupes qui venaient de Velaine et d'Auvelais. La bataille dura jusqu'à 8 heures du soir.

Le lendemain matin, 2047 Allemands avaient mordu la poussière.

L'ennemi devait se venger sur la population sans défense de la petite ville.

A 7 heures du soir un ordre brutal retentit sous les voûtes de l'église des Alloux où, ainsi que nous avons dit, 400 à 500 habitants étaient enfermés.

« Tous les hommes dehors ! Heraus ! »

Des cris de terreur et d'angoisse se firent entendre. Chacun se précipita vers ses proches pour échanger un dernier adieu et dix minutes plus tard tous les hommes étaient réunis sur la place devant l'église au milieu d'infâmes soudards. Un coup de sifflet et le triste cortège se mit en marche sous les coups et les injures des bourreaux.

On s'arrêta sur la rive de la Sambre. C'était l'endroit où les infortunés allaient mourir. Chacun d'eux en avait d'ailleurs la conviction.

Un officier à la face bestiale les invectiva. Il écumait :

« Assassins ! Cochons ! Fainéants ! Vous avez tiré sur les troupes allemandes ! Vous serez tous fusillés ! »

Une clameur indescriptible de protestations s'éleva aussitôt, faite de cris de colère, d'appels à la pitié :

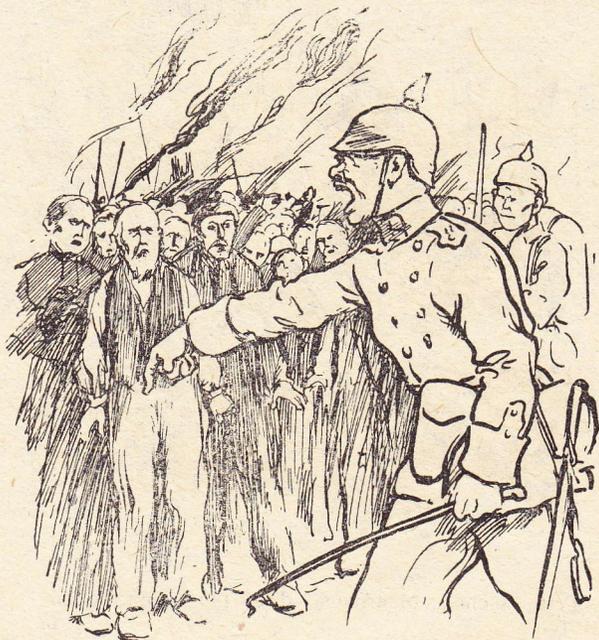
« Ce n'est pas vrai ! Nous n'avons pas tiré ! Les Français étaient ici et ce sont eux qui ont livré bataille à votre armée. »

D'autres criaient : « Lâches ! c'est vous les assassins ! »

L'officier commandant voulut infliger un suprême affront aux malheureux que la mort guettait.

« Vous allez, dit-il, crier tous : « Vive l'Empereur ! Vive l'Allemagne ! »

Croyant qu'il leur restait peut-être une chance de salut certains répétèrent la formule en bégayant, mais la plupart s'y refusa obstinément. Leurs yeux jetaient des flammes, leurs cœurs se révoltaient. Ils voyaient en esprit l'image de leur Souverain qui luttait pour



(1) Le lecteur trouvera le récit complet des atrocités allemandes à Tamines dans le volume « La Belgique héroïque et martyre », édition de la maison L. Opdebeek, à Anvers.

sauver la patrie ; ils voyaient la noble France qui s'était vaillamment jetée dans l'horrible mêlée et dont de nombreux enfants étaient morts dans les rues de la petite ville.

« Vive la Belgique ! » répondirent-ils au défi de l'ignoble brute. « Vive la France ! »

Il n'aurait pas l'occasion, le misérable, de dire le soir dans son rapport que les Taminois avaient acclamé son empereur avant de mourir. Quant à ceux auxquels on avait arraché la formule, leur espoir devait être bientôt déçu.

La brute fit un signal. Les fusils furent braqués, des coups de feu retentirent et le carnage commença. Les Allemands tiraient sans répit. Les morts et les blessés s'entassaient les uns sur les autres. Certains tentèrent de s'enfuir, mais les baïonnettes leur barrèrent le chemin. D'autres se jetèrent dans la Sambre, s'y noyèrent ou s'y tinrent cachés dans les roseaux, ne laissant dépasser que la tête.



La voix du bourreau hurla à nouveau :  
« Tous debout ! »

Quelques blessés relevèrent la tête et une nouvelle grêle de balles s'abattit au milieu du groupe tragique.

Les survivants durent se lever à deux reprises. Le bandit leur promit la vie sauve, mais il les fit achever par une nouvelle salve. Et pour en finir il ordonna à ses soldats de frapper les mourants et les morts avec la crosse du fusil ou de les percer de leur baïonnette.



Cette scène monstrueuse dura plus d'une demi-heure.

Le silence de la mort planait maintenant sur le champ funèbre.

Ça et là on entendait un homme grièvement blessé

qui demandait à boire. Les Allemands accoururent en ricanant, soulevèrent le mourant et le lancèrent dans la Sambre.

Ceux qui vivaient encore n'osaient plus bouger. Pendant la nuit ils virent arriver des hommes munis de lampes électriques dont les rayons étaient dirigés sur les faces livides des suppliciés. Ces individus portaient au bras l'insigne de la Croix-Rouge, mais ils tenaient à la main une barre de fer et aussitôt qu'un blessé levait la tête ils lui fracassaient le crâne.

Ces scènes hideuses paraissent dépasser les bornes de la vraisemblance, mais nous ne les relaterions pas, si nous ne nous étions assurés de leur authenticité. La tragédie de Taminés restera attachée pour toujours comme une tache indélébile sur l'histoire de l'Allemagne et une éternelle malédiction pour les infâmes soudards du 77e régiment allemand.

Lorsque les hommes de la Croix-Rouge furent partis, une dizaine de blessés parvinrent encore à s'enfuir. L'un d'eux était resté caché sous le cadavre de son frère. Un autre, lardé de coups de baïonnette, se jeta dans la Sambre, ce qui lui sauva la vie, en arrêtant l'hémorragie. Il guérit, après avoir été recueilli par une famille compatissante.

Le dimanche matin, les Allemands réunirent environ 200 hommes dans la propriété de M. Van Herck et leur ordonnèrent d'y creuser une grande fosse. On devait y enterrer au moins 400 cadavres. Puis on enjoignit aux civils valides d'amener les cadavres sur des civières improvisées faites de planches et de madriers. D'aucuns portaient leur père, leur fils ou leur frère.

« Comment ces hommes ne faiblirent-ils pas en accomplissant cette terrible besogne ? » se demande M. François Olyff, qui a fait une enquête sur les lieux mêmes et qui a consigné ces détails dans « La Belgique sous le joug », à laquelle nous les empruntons.

Les blessés furent écartés, mais les officiers défendirent de leur donner des soins. Des femmes et des enfants durent assister à ce spectacle hideux.

Enfin on conduisit 1000 à 1200 personnes à Velaine sous escorte. Là on les relâcha à la condition qu'elles ne rentreraient pas à Taminés endéans les cinq jours.

Quinze jours plus tard, les victimes furent exhumées et on leur donna une sépulture plus honorable.

Il y eut 537 victimes à Taminés et aux environs ; 13 habitants de Falisolles furent massacrés à Taminés, notamment le bourgmestre, M. Govard. On comptait 350 veuves dans la petite ville. 340 maisons avaient été incendiées.

Mais retournons à nos soldats.

Le 22 août, Lanserac ordonna au 3e et au 10e corps d'armée de se tenir sur la défensive, mais les Français exécutèrent encore des contre-attaques à Arsimont, à Roselies, à Taminés et à Châtelet. Ce fut en vain. La 51e division, commandée par le général Bouttegourd, releva le 1r corps d'armée. De nouveaux renforts arrivaient et les Anglais approchaient de Mons. L'attaque générale des Allemands, que nous avons décrite, eut lieu le lendemain. Namur tomba et le 5e corps d'armée français dut se replier. A Mons, von Kluck se heurta aux Anglais.

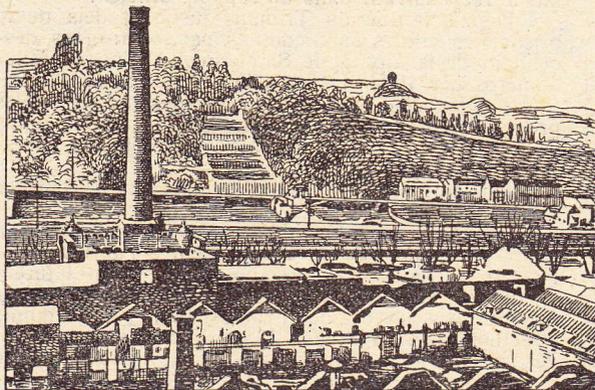
Dans la soirée, le général Lanserac donna l'ordre de rompre le combat et de battre en retraite. A Mons, les troupes du général French durent également se replier. Les Allemands pénétrèrent ainsi dans l'« Entre-Sambre-et-Meuse », où ils devaient bientôt répandre la terreur.

## LES MASSACRES DE DINANT (1)

Nous avons vu que les Français s'étaient repliés le 21 août, sur la rive gauche de la Meuse aux environs de Dinant.

L'après-midi de ce jour deux uhlands vinrent successivement faire une reconnaissance dans la ville.

(1) Le lecteur trouvera le récit détaillé des atrocités allemandes à Dinant dans « La Belgique héroïque et martyre », édition de l'Imprimerie nationale L. Opdebeek, Anvers.



L'usine Himmer, à Dinant

A 9 heures du soir, une auto, occupée par une dizaine de soldats allemands, descendait la route de Sorinne. Une centaine de soldats la suivaient et l'ennemi s'arrêta dans la rue St-Jacques.

Alors un drame affreux se déroula.

Les soldats, tout à coup, se dispersèrent en poussant des cris forcenés ; ils jetaient des bombes incendiaires dans les soupiraux, répandaient de la benzine et des pastilles inflammables dans les maisons, tiraient des coups de feu dans les portes et les fenêtres.

La population se cacha ou s'enfuit épouvantée.

Bientôt de nombreuses habitations flambaient et on entendit les gémissements des blessés. Puis la bande disparut.

Dix civils furent victimes de cette furie.

Les habitants s'attroupèrent pendant la nuit au quai de la Meuse, mais l'accès du pont était interdit. A 7 heures du matin les soldats français se mirent à transborder les fuyards au moyen de barquettes. A midi 2500 Dinantais se trouvaient déjà sur l'autre rive, mais le quartier général défendit de faire passer encore d'autres habitants.

3000 personnes durent ainsi rester sur la rive droite.

Une épouvantable tragédie menaçait la ville et les infortunés qui y étaient restés.

Le 23 août, Namur tomba et les Français concentrés dans l'Entre-Sambre-et-Meuse battirent en retraite.

Les fantassins saxons des 182e et 178e régiments pénétrèrent dans la ville.

A 6 heures du matin les Allemands attaquent le quartier « Fonds de Leffe ». Ils se ruent dans les maisons et entraînent au dehors les familles Jacquet, Verhulst, Grandjean et Mijotte ; ils incendient une quantité de maisons et tirent sur les personnes qui essaient de fuir.

La famille Godanne perdit dix de ses membres.

Mlle Fonder, âgée de 18 ans, qui s'était réfugiée dans la cave, fut passée par les armes, après avoir subi d'ignobles outrages ; M. Naus, fusillé sous les yeux de sa femme, fut horriblement mutilé.

Vers 10 heures du matin une cinquantaine d'hommes qui s'étaient réfugiés avec leur famille au couvent des Prémontrés sont rassemblés, sur l'ordre d'un officier, près d'un mur en face de ce couvent.

Quelle est leur destinée ? Que leur veut-on ?

Ce sont des questions que les malheureux se posent mutuellement.

Leur sort est décidé en haut lieu : ils vont mourir ! Mais quelle mort affreuse !

La, plus loin, se trouvent leurs mères, leurs femmes, leurs enfants ; les yeux hagards, elles cherchent partout, les unes l'enfant qu'elles ont élevé, les autres le mari et le père tant aimé.

Un coup de sifflet retentit et les soldats tirent dans le groupe... Tous les malheureux tombent la face contre terre : beaucoup ont cessé de vivre. Toutefois il y a des blessés qui gémissent, et un officier crie que « l'heure de la justice » est passée : que ceux qui vivent encore peuvent se relever, ils sont libres...

Ces paroles produisent l'effet attendu par les Teutons : les « rescapés » se relèvent sans se douter du sort qui les attend. Une mitrailleuse est là qui veille, et aussitôt un soldat la fait manœuvrer : les survivants de la première fusillade n'échappent pas cette fois, ils sont fauchés par les balles qui pleuvent dans le petit groupe.

Les bandits poussent ensuite l'audace jusqu'à faire verser une somme de 15.000 francs par les Révérends Pères Prémontrés, menaçant des pires représailles si cette somme n'est pas trouvée dans un délai qu'ils fixent. Où trouver cet argent ? Les Prémontrés fournissent ce qu'ils possèdent, et les réfugiés complètent la somme manquante. — Malgré cela les vampires « perquisitionnent » dans l'abbaye ; ils découvrent deux Pères Prémontrés que se couchent dans un souterrain, tellement leur frayeur est grande. Les Boches les fusillent sur place, puis jettent leurs corps dans le ruisseau qui est à proximité.

Avide de sang, la soldatesque envahit tout le faubourg de Leffe.

Chez M. Victor Poncelet, un officier se présente accompagné d'un soldat. Après avoir terrorisé Mme Poncelet et ses 7 petits enfants, menaçant à tout instant de fusiller le chef de famille, la brute enjoignit à son ordonnance de tuer M. Poncelet. Le soldat refusa, et immédiatement le forcené accomplit lui-même le crime, n'écoutant pas les supplications d'une mère éplorée et de ses enfants.

M. Himmer, ainsi que plusieurs de ses employés et ouvriers, sont découverts dans l'usize où ils se cachent, craignant de subir le même sort que leurs compagnons. On les amène auprès du mur : M. Himmer invoque son titre de Consul de la République Argentine afin de sauver son personne. Voyant qu'il n'obtiendra rien des Allemands avec lesquels il parle, M. Himmer offre le sacrifice de sa vie pour satisfaire la fureur sanguinaire des Barbares. Rien n'y fait, tous (M. Himmer compris) sont placés contre le mur et les coups de feu se succèdent, accomplissant leur œuvre de mort.

M. Georges Barry, malade, concierge de l'athénée, un voisin et un garçon de 15 ans de nationalité espagnole, qui se trouvaient chez lui, furent fusillés sur le préau de l'institut.

A l'usine à gaz, les bandits se ruèrent dans l'habitation de M. Léon Lepas. Ils y assassinèrent le mari, la femme, la grand' mère et le grand-père. Le fils cadet échappa à la tuerie en se blottissant derrière les cadavres et en faisant le mort.

M. Octave Prignon, receveur communal, reçut le coup fatal devant le portail de l'abbaye.

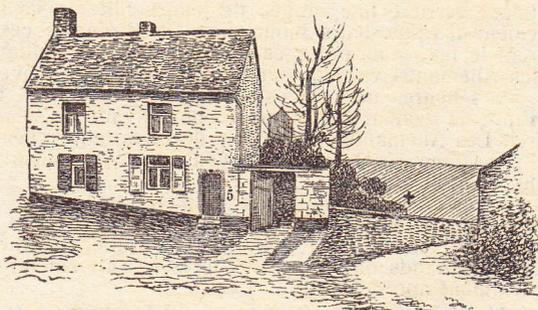
Le jour était à son déclin. Les femmes qui avaient été enfermées dans l'abbaye pleuraient et gémissaient. Elles ignoraient ce qui s'était passé, mais elles tremblaient pour leurs époux et leurs enfants.

A l'aube un officier se présenta et leur ordonna de crier : « Vive l'Allemagne ! », sinon elles seraient fusillées.

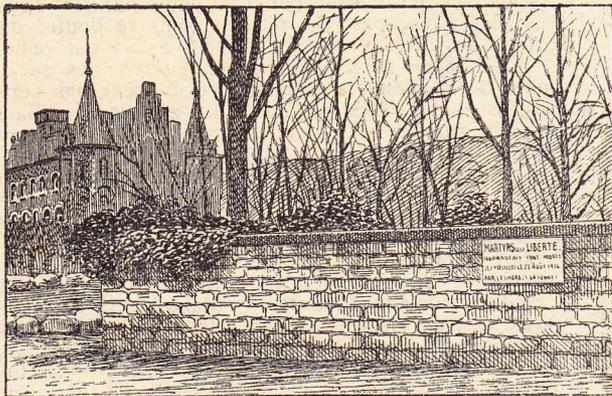
Un autre officier les fit s'agenouiller et crier : « Vive le Kaiser ! »

Beaucoup de ces malheureux obéirent, espérant sauver leurs parents.

Un troisième officier, énervé par les cris et les pleurs des enfants, hurla :



† Mur de Leffe, à Dinant



† Mur Tschoffen, à Dinant

« Si ces moutards ne se taisent pas, je ferai tirer dans le tas ! »

Les femmes et les enfants restèrent enfermés dans l'abbaye à plus de 1500, du dimanche au jeudi, se nourrissant de quelques légumes crus, cueillis dans le jardin.

Le lundi, une bande de soudards fouillèrent l'abbaye. Ils y trouvèrent un vieux pistolet rouillé, une ancienne hallebarde et une lampe fabriquée d'un éclat d'obus de la guerre de 1870. C'étaient les armes des francs-tireurs.

Tous les religieux furent groupés et des soldats, l'arme au bras, prirent position en face d'eux.

Croyant qu'ils allaient être fusillés, les religieux se donnèrent mutuellement l'absolution et se dirent un dernier adieu.

Mais on les fit sortir et on les transféra en les accablant de menaces et d'injures, à l'école régimentaire, où d'autres malheureux étaient également retenus prisonniers.

Retournons maintenant à Dinant où les Allemands se livraient aux pires excès, tuant, pillant et incendiant en une rage féroce.

Ils narguaient leurs victimes.

« Chantez-nous donc encore une fois la « Marseillaise » que vous avez clamée si fort, le 15 août ! » leur criaient-ils.

Les habitants qu'ils trouvaient étaient groupés, hués, conspués et maltraités. D'aucuns, poussés par le désespoir, se jetèrent à la Meuse, pour gagner l'autre rive à la nage. Certains y réussirent, d'autres furent atteints par les balles.

Dans l'entretemps la ville ressemblait à un immense brasier et les officiers et soldats pillaient tout ce qui se trouvait à leur portée. Les femmes pleuraient à haute voix. L'une d'elles criait sans cesse qu'on avait fusillé six des siens. Un marchand de légumes, Clause, déplorait la mort de 18 membres de sa famille.

Un grand nombre de personnes se tenaient cachées dans les fissures des roches et dans les ravins, attendant anxieusement leur sort.

Les Français tiraient sans cesse de la rive opposée. Sur le quai de la Meuse, les héros allemands s'abritaient derrière une rangée de jeunes filles qu'ils forçaient d'agiter leurs mouchoirs. Les Français cessèrent le feu. Mais protégés par leur bouclier d'enfants, les Allemands visaient maintenant vers l'autre rive.

A 4 heures une explosion formidable retentit. Les Français avaient fait sauter le pont avant de se retirer. Les Allemands, furieux de devoir attaquer l'ennemi de flanc, résolurent de se venger sur les Dinantais. Ils crièrent aussitôt :

« Les civils ont fait sauter le pont ! »

Leur colère s'accrut encore lorsqu'un groupe de Français chargés de couvrir la retraite, abattirent les Allemands qui, dans leur ivresse, s'étaient imprudemment approchés de la rive.

Alors commença le drame de la maison Henri Bouille et du mur Tschoffen.

Le procureur du Roi à Dinant, M. Tschöffen, en a

fait le récit suivant dans un rapport officiel :

« Depuis la rue du Tribunal jusqu'au delà de la prison, les crimes sont commis par les troupes descendant de la Montagne Saint-Nicolas. J'ai relevé les numéros des 100e et 101e d'infanterie (Saxons).

Sur cette voie, dès que les troupes arrivent, elles procèdent comme à la rue Saint-Jacques et aux Fonds de Lefte : massacre d'une partie des hommes, arrestation des femmes et des enfants.

Quant au reste du quartier, les habitants eurent des fortunes diverses.

Après avoir été rassemblées et retenues un certain temps dans une rue où elles étaient à l'abri des risques de la bataille, de nombreuses personnes furent conduites (hommes, femmes et enfants) jusqu'à l'endroit où un seul côté de la rue est bâti ; l'autre donne directement sur la Meuse. Les prisonniers furent rangés sur une longue file pour servir de bouclier contre le tir des Français, pendant que les troupes allemandes défilaient derrière ce rempart vivant. Les Français cessèrent le feu dans cette direction dès qu'ils virent quelles victimes étaient offertes à leurs coups. Une jeune fille de vingt ans, Mlle Marsigny, fut cependant tuée sous les yeux de ses parents ; elle avait reçu une balle française à la tête. Parmi les personnes ainsi exposées, je note : mon substitut, M. Charlier, M. Bricchet, inspecteur forestier, M. Dumont, commissaire voyer, leurs femmes et leurs enfants. Les captifs furent ainsi exposés pendant deux heures, après quoi ils furent conduits à la prison.

Même procédé pour un groupe de citoyens exposés au feu français place de la Prison. On les oblige à tenir continuellement les bras levés. Parmi eux un vieillard de quatre-vingts ans, M. Laurent, président honoraire du tribunal, son gendre, M. Laurent, juge, la femme et les enfants de celui-ci. Pas de victimes : les Français ont cessé le feu et les Allemands ont pu défiler librement. Au bout de deux heures, intérieurement à la prison. Je cite quelques noms parce que ce sont ceux de magistrats et fonctionnaires que je connais plus particulièrement, mais on peut évaluer à 150 au moins le nombre des personnes qui furent soumises à ce traitement.

Les autres habitants du quartier furent, comme ma famille et moi, conduits chez Bouille. Dans la maison, l'écurie et la forge, on était entassé, on débordait même dans la rue.

Les occupants de la forge, dont j'étais, en furent, comme je l'ai dit, extraits vers 2 heures et conduits à la prison.

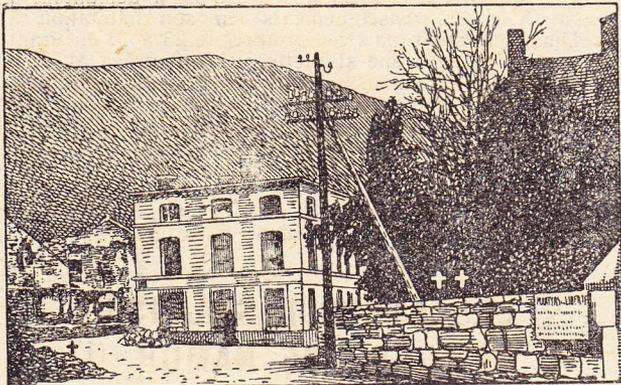
Les autres furent, vers 6 heures, menés non loin de la prison, devant mon habitation.

Là on sépare du troupeau les hommes valides et on les aligne contre le mur de mon jardin sur quatre rangs. »

M. Tschöffen, évidemment, ne put voir le drame. Nous le relatons suivant d'autres témoignages. Le lieutenant-colonel, comte Kielmannsegg, commandait les hordes allemandes.



Comment les troupes allemandes s'abritaient derrière des femmes et des enfants.



† † Le mur de la maison Bourdon, à Dinant, au pied duquel un grand nombre de civils furent fusillés.

« Les vieillards, les femmes et les enfants doivent se retirer. Ils sont libres ! » cria l'officier.

Mais les femmes et les mères appelaient les hommes et elles se tinrent à quelque distance en pleurant.

L'officier fit aligner 120 hommes et jeunes gens le long du mur Tschoffen et il intima l'ordre à deux cents soldats de se placer sur l'autre trottoir.

Les malheureux entrevirent le sort qui leur était réservé. Ils implorèrent la pitié et la clémence de leurs bourreaux.

« Trop tard ! » hurla l'officier. « Vous avez tiré sur nos troupes. Il faut faire un exemple. Le jugement va être exécuté ! »

« Nous n'avons pas tiré ! »

« Nous n'avions pas d'armes ! »

« Grâce, Monsieur ! Epargnez-nous ! »

« Ayez pitié des femmes et des enfants ! »

Et les supplications des malheureux se mêlaient aux lamentations des femmes.

C'était une scène indescriptible.

Deux prisonniers se détachèrent du groupe et s'enfuirent.

Une salve retentit, suivie d'une seconde et d'une troisième, jusqu'à ce qu'il n'y eut plus aucun mouvement dans l'hécatombe des infortunés. Il y avait 120 victimes.

Les soldats repoussèrent alors les femmes et les enfants éplorés et des sentinelles veillèrent sur les morts.

Vers 9 heures du soir un remous se produit parmi le tas lugubre des cadavres. Un jeune homme se relève. Une balle l'a frappé en pleine poitrine. Il crie : « Maman, à boire ! »

Les soldats accourent pour l'achever à coups de baïonnettes.

Le lendemain à midi, un certain Georges Baudhuin, qui gisait sous les cadavres de son père et de son oncle, parvint à se dégager de l'hécatombe et réussit à se sauver. Il était blessé au pied.

Mais le martyrologe de Dinant est loin d'être complet.

Nous faisons suivre ici une autre partie du rapport de M. Tschoffen :

« Les troupes descendues par la route de Froidvau occupent le quartier de « Penant ». Les habitants sont arrêtés dès l'arrivée des Allemands et gardés à vue près du Rocher Bayard. Le feu des Français s'étant ralenti, les Allemands commencent la construction d'un pont. Cependant, quelques balles les gênent encore. De ce qu'elles sont rares, les Allemands concluent — avec ou sans sincérité — qu'elles leur sont envoyées par des francs-tireurs. Ils envoient M. Bourdon, greffier adjoint au tribunal, sur la rive gauche, pour annoncer que si le feu continue les habitants prisonniers seront passés par les armes. Il s'exécute, puis, repassant la Meuse, revient se constituer prisonnier et déclare aux officiers allemands qu'il a pu se convaincre que seuls des soldats français tirent. Quelques balles françaises arrivent encore et une chose monstrueuse se passe, que l'imagination se refuserait à croire si des témoins ne survivaient pour l'attester et si les cadavres avec leurs plaies béantes n'en four-

nissaient la plus irrécusable des preuves : le groupe de prisonniers, hommes, femmes et enfants, est poussé contre un mur et fusillé !

Quatre-vingts victimes tombent en ce moment !

Est-ce ici ou dans l'aqueduc de Neffe dont je parle plus loin que fut tué un enfant de trois mois ? je ne sais plus.

Le soir les Allemands fouillent parmi les morts. Sous la masse de ceux-ci, quelques malheureux vivent encore. Ils en sont retirés, joints à des prisonniers amenés d'ailleurs, et mis à creuser une fosse pour les morts. Ils seront déportés en Allemagne. Parmi eux il y a un enfant de quinze ans, le fils du greffier Bourdon, trouvé sous les corps de son père, de sa mère, de son frère et de sa sœur fusillés.

Parmi ceux que l'on enterre, une femme vit encore : elle gémit. Peu importe. Son corps est jeté dans la fosse avec les autres. »

Ce massacre fut commis par le 101<sup>e</sup> régiment de grenadiers de la 11<sup>e</sup> armée saxonne, commandée par le général Elsa. Le major Schlick, du 18<sup>e</sup> bataillon, le commandait.

Parmi les victimes il y avait 17 enfants en dessous de 15 ans.

A Neffe, sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands fouillent les maisons et en incendient un grand nombre. Les habitants laissés en liberté, d'autres expulsés de leurs maisons, sont abattus sur la route, d'autres enfin sont faits prisonniers et déportés en Allemagne. Ailleurs des familles entières sont exterminées, sans distinction d'âge ou de sexe (Guéry et Morelle, entre autres). Une maison flambe ; une femme qui a une jambe broyée, s'y trouve toute seule. Des habitants demandent aux Allemands la permission de la sauver. Les brutes refusent et la malheureuse est brûlée vive.

Une quarantaine de personnes se sont réfugiées dans un égout sous le chemin de fer. On tire sur elles, on leur lance des grenades à main et on tue ainsi 24 personnes, dont 18 femmes et 9 enfants. Les survivants se décident à sortir de leur abri. Les hommes sont faits prisonniers et déportés en Allemagne.

Le lundi 24 août, les Allemands s'emparent des habitants de la rue Grande qu'ils avaient épargnés la veille au soir. Ils les enferment à l'abbaye des Prémontrés.

Les rares habitants qui se risquent à sortir des maisons que le feu a épargnées dans les autres quartiers sont faits prisonniers ou essuient des coups de feu.

Les prêtres et les religieux, les professeurs du Collège de Belle-Vue, les Frères de l'Instruction chrétienne, les Oblats sont arrêtés et internés dans un couvent, à Marche. Vers la mi-septembre, le général von Longchamp, gouverneur-militaire de la province de Namur, vient les remettre en liberté et a le cynisme de leur présenter les excuses de l'armée allemande !

Le pillage et l'incendie continuent le lundi et le mardi pendant toute la journée.

En tout 642 habitants furent assassinés à Dinant, 10 sont signalés comme disparus.

La liste sanglante se répartit comme suit :

#### Rive droite de la Meuse.

Leffe : 244 victimes, dont 4 femmes et 12 enfants ; Quartier St-Pierre : 85 victimes, dont 9 femmes et 2 enfants ; Quartier Montferrand : 6 victimes, dont 2 femmes et 1 enfant ; Quartier St-Nicolas : 151 victimes, dont 8 femmes et 2 enfants ; Quartier des Rivaiges : 89 victimes, dont 29 femmes et 17 enfants ; La Citadelle et Herbuchenne : 18 victimes, dont 4 femmes.

#### Rive gauche de la Meuse.

Faubourg de Neffe : 45 victimes, dont 15 femmes et 11 enfants ; Quartier St-Médard : 4 victimes, dont 1 femme et 1 enfant.

L'incendie détruisit plus des 2/3 de la ville. 1200 maisons environ furent brûlées à ras du sol.

« Le pillage fut pratiqué ouvertement, déclare M.

Tschoffen. Chez moi, notamment, on est venu trois jours de suite avec des chariots pour enlever l'argenterie, les literies, dont il ne reste rien, des meubles, les vêtements d'homme et de femme, le linge, des bibelots, des garnitures de cheminée, une collection d'armes du Congo, des tableaux, le vin, même mes décorations et celles de mon père et de mon grand-père. Les glaces sont brisées, la vaisselle mise en pièces.

Dans les caves d'un marchand de vin, M. Piret, 60.000 bouteilles sont volées.

Il n'y a pas, à ma connaissance, dans les maisons restées debout, un seul coffre-fort qui n'ait été forcé ou ne porte des traces manifestes de tentatives de cambriolage ! »

Dinant n'était plus qu'un monceau de ruines fumantes et un affreux tombeau.

Il ne restait rien des quartiers de Montferand (centre) et de St-Pierre, et presque rien du quartier St-Nicolas. Le quartier des Rivages avait aussi été très éprouvé.

A l'exception du palais de justice tous les édifices publics, les usines, les fermes et les châteaux dominant la ville ne formaient qu'un amas de décombres.

Ce fut un assassinat commis sur des innocents. Le procureur Tschoffen dit, entre autres, dans son rapport :

« Les Allemands ont-ils pris sur le fait un seul civil qui ait tiré sur eux ? En ont-ils surpris un seul porteur d'armes et ces faits ont-ils été établis par une enquête sérieuse ? Pas que je sache.

Mais on a vu à Dinant un officier cherchant à dissimuler un revolver qu'il tenait dans la main, introduire cette main dans la poche du veston d'un sieur Pécasse, en retirer ostensiblement le revolver, le montrer à ses hommes et faire emmener pour être fusillé le malheureux, victime de cette infâme supercherie.

Les Allemands avouent qu'il n'y a pas eu de francs-tireurs à Dinant.

A Cassel, le directeur de la prison me déclara : « Les autorités militaires à Berlin sont maintenant convaincues que personne n'a tiré à Dinant. » J'ignore naturellement ce qui lui a permis de faire cette affirmation.

Second aveu : Le général von Longchamp, gouverneur militaire de la province de Namur, me parlant des événements de Dinant, me disait textuellement : « Il résulte d'une enquête que j'ai faite qu'aucun civil n'a tiré à Dinant. Mais il y a peut-être eu des Français, déguisés en civils, qui ont tiré. Et puis, dans l'entraînement du combat, on va parfois plus loin qu'il ne faut.

J'ajoute que je n'ai trouvé personne à Dinant pour me donner le moindre indice que cette hypothèse relative aux soldats français eût un fondement quelconque d'exactitude. »

Au sujet de la préméditation qui caractérisa les massacres exécutés par les Allemands, M. Tschoffen dit :

« L'attaque immédiate et simultanée se produisant contre la population par toutes les voies où l'armée allemande pénètre à Dinant forme à elle seule une présomption grave. Il faut admettre ou des ordres donnés à l'avance ou l'action de francs-tireurs sur tous et chacun des différents points d'invasion. Or, on n'a tiré nulle part ; donc...

Quelque grave que soit cette présomption, elle ne suffit pas comme base d'une affirmation catégorique.

Mais comme elle confirme bien la sincérité des témoignages qui forment preuve directe !

De nombreux habitants de villages occupés avant le 23 août ont déclaré qu'il leur avait été annoncé à l'avance que Dinant serait détruit.

De ces témoignages, j'en relève un, parce qu'il doit une importance particulière à la personnalité du narrateur, d'une part, et à l'autorité que son grade dans l'armée allemande donne à l'auteur des menaces.

M. X..., de Dinant, se trouvait, lors de l'invasion, dans une autre commune du pays. Il fit la connaissance d'un officier allemand, major ou colonel. Or, le 19, 20 ou 21 août (c'est ma mémoire qui est ici infidèle, car les détails m'ont été donnés avec précision), cet officier dit à M. X... : « Vous êtes donc de Dinant ? N'y retournez pas ; c'est une mauvaise ville,

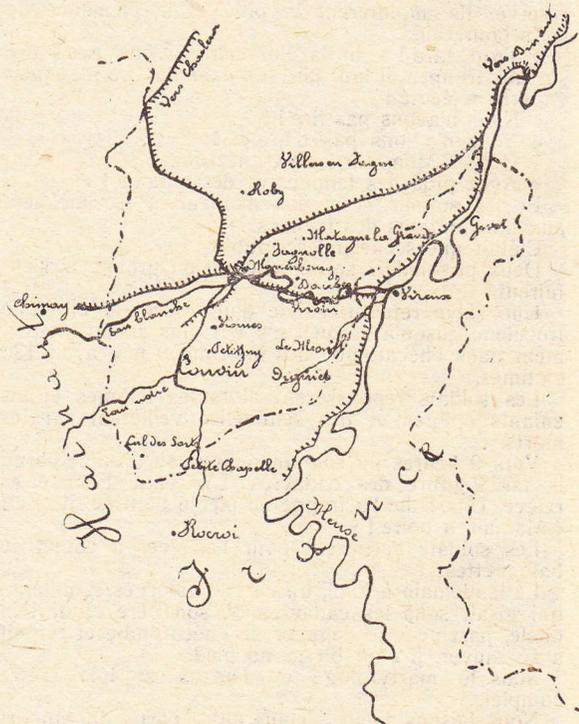
elle sera détruite. » En même temps, il demandait à M. X... des renseignements sur son habitation à Dinant. Il partit mais revint après le 23 août et, tirant de ses bagages une statuette, il la montra à M. X... en disant : « Connaissez-vous ceci ? — Mais oui, cela vient de chez moi ! — En ce cas, je ne me suis pas trompé : j'ai préservé votre maison, elle n'est pas brûlée. »

Tels sont les faits que je connais en ce qui concerne Dinant. »

Pendant les journées des 23 et 24 août, 416 personnes furent arrêtées à Dinant. Elles furent envoyées à Cassel (Allemagne).

## LES ATROCITES DANS LA PROVINCE DE NAMUR (1)

Dans toute la province de Namur, les Allemands ont marqué leur passage par les ruines et les assassinats. Nous avons eu déjà l'occasion de stigmatiser leur conduite à Namur, à Tamines, à Dinant et à Andenne, mais nous devons à la vérité historique de mentionner au moins en quelques mots les atrocités qu'ils commirent dans le reste du pays de Namur. La concision que nous impose le présent ouvrage ne nous permet pas d'entrer dans des détails, de sorte que nous devons nous borner à narrer brièvement les événements les plus tragiques.



A COUVIN

Le samedi 22, la grande bataille était engagée sur le vaste front Virton-Neufchâteau-Dinant-Namur-Charleroi : les Allemands, de beaucoup supérieurs en nombre, réussissent enfin, après diverses alternatives de succès et de revers, à rester maîtres du terrain.

Presque partout, ils infligèrent aux populations, sur le territoire desquelles des combats avaient eu lieu et où des leurs étaient tombés, d'épouvantables tortures, mettant tout à feu et à sang.

Les Français leur avaient fait subir des pertes considérables : les civils devaient payer ! Aussi, dès le 23, les fuyards des régions sinistrées arrivaient à Couvin, se dirigeant vers la France. Ils racontaient les visions d'horreur qui s'étaient déroulées là-bas :

(1) Lire à ce sujet l'ouvrage : « La Belgique héroïque et martyre », édition de l'Imprimerie nationale L. Opdebeeck, Anvers.